

Vesna Kreho
Faculté de philosophie, Université de Sarajevo

QUI EST LE TRADUCTEUR ?

Dans le présent article je me propose de réfléchir sur la figure centrale de l'opération traduisante, le traducteur, étant donné qu'une grande partie de la réflexion théorique s'intéresse principalement à la traduction en tant qu'acte traductif d'un côté, et à son «produit fini», de l'autre. De cette façon, en mettant l'accent sur le processus traduisant, ses fonctionnements et ses enjeux, on a parfois ignoré que la traduction est un acte d'interprétation très subjectif, conditionné par les choix et les goûts personnels du traducteur. Appuyée sur la réflexion théorique d'un côté, et sur une certaine expérience de la traduction, de l'autre, je m'intéresse notamment à cet «agent» de traduction, à savoir celui qui agit, intervient dans la production du texte traduit. Vu que le processus de traduction se déroule dans la tête du traducteur et que c'est à lui que revient la tâche difficile de restituer l'œuvre originale, personne n'est autorisé à le réduire au rôle d'un simple «relais» ou d'humble médiateur.

Mots-clés: statut de traducteur; processus traduisant; fidélité et liberté en traduction; traducteur – ré-createur ou co-auteur; traducteur – relais, médiateur

Avant de se constituer en tant que discipline plus ou moins autonome, la théorie de la traduction, la traductologie, faisait partie de la théorie littéraire, de la linguistique, de la théorie de la communication, orientée principalement vers le processus traduisant, ses fonctionnements et ses enjeux, comme s'il ne s'agissait que d'un processus automatique soumis à un système de règles données une fois pour toutes. D'autant plus qu'une grande partie de la réflexion sur la traduction a été faite par des théoriciens, à savoir des non-traducteurs. Mais théoriser sur le processus traduisant dans l'abstrait signifie ignorer que la traduction, tout en gardant le caractère d'un «discours contraint», est en même temps un acte d'interprétation fortement subjectif, conditionné par les choix et les goûts personnels du traducteur. Ce qui nous intéresse ici, c'est en premier lieu cet «agent» de traduction, à savoir celui qui agit, opère, intervient dans la production du texte traduit. Or, qui est le traducteur et quelle est sa position à l'égard du texte à traduire ?

Cette même question, posée par Antoine Berman dans son livre sur les traductions du poète élisabéthain John Donne, a été amenée par la conscience «que pour comprendre la logique du texte traduit nous sommes renvoyés au *travail traductif* lui-même et, par delà, au *traducteur*». (Berman 1994: 73) De cette façon, l'accent est mis sur le «sujet traduisant», contrairement à la plupart des pratiques antérieures qui s'intéressaient principalement à la traduction en tant qu'acte traductif d'un côté, et à son «produit fini», c'est-à-dire le texte traduit, de l'autre. De même que, devant une œuvre littéraire, on se demande qui en est l'auteur, de même, devant une traduction, on se demande qui en est le traducteur. Mais, souligne Berman, les deux questions ont différentes finalités et différents contenus. Tandis que la question sur l'auteur concerne tout ce qui est éléments biographiques, psychologiques et autres, «[...] la vie du traducteur ne nous concerne pas, et *a fortiori* ses états d'âme. [...] le traducteur reste ce parfait inconnu qu'il est encore la plupart du temps». Ce à quoi on s'intéresse principalement, ce sont les informations générales sur sa «véritable» profession, sur ses compétences, sur l'ensemble de ses traductions, sur les langues qu'il maîtrise, etc . et, à l'inverse de l'auteur, on ne sait rien du «processus génétique» de traduction, on ne connaît pas les hésitations, les préférences, les options, bref, rien de ce «drame du traducteur». Ainsi, la question initiale «qui est le traducteur ?», à première vue de pure rhétorique, s'avère-t-elle beaucoup plus complexe qu'elle ne paraît au premier abord. Elle exige une réflexion approfondie sur les mécanismes opérationnels du processus de traduction et sur le rôle du traducteur dans leur mise en place.

Le traducteur, son statut et sa tâche

Le statut de traducteur, sinon suspect du moins ambigu, sa prétendue position d'entre-les-deux (langues, cultures, civilisations), entre «trahison» et «fidélité» lui ont pendant longtemps assigné une place marginale, toujours à l'ombre de l'œuvre originale et de son auteur. Walter Benjamin, de son côté, en définissant la tâche du traducteur, refuse d'abord la hiérarchie écrivain-traducteur. Selon lui, cette tâche

[...] consiste à trouver dans la langue dans laquelle on traduit «cette visée intentionnelle qui éveille en elle l'écho de l'original». Comment ? En distinguant ce qui relève de la langue de ce qui est essentiel dans le texte à traduire. La visée ne concerne pas la langue dans sa totalité, mais seulement certaines corrélations de teneurs linguistiques. Elle n'est pas, comme pour l'écrivain, une plongée dans la forêt du langage, elle se tient dehors et sans y pénétrer, mais elle y fait résonner l'original. Ainsi, selon W. Benjamin, si

la visée de l'écrivain est première, naïve, intuitive, la visée du traducteur est dérivée, dernière, «idéelle». (Oseki-Dépré 1999: 103)

Et pourtant, dans la perception commune, le traducteur reste cet éternel second qui est, selon Franz Rosenzweig, censé «servir deux maîtres» (texte-source d'un côté, et texte-cible, de l'autre), «passer» d'un texte à l'autre, faisant figure de ce «pont» imaginaire, censé unir les deux langues, cultures, civilisations. Mais il faudrait, à notre avis, passer au-delà des métaphores spatiales (comme cette métaphore de pont), du fait même que le traducteur se trouve *dans* ces langues, civilisations, cultures, etc., et non pas dans un espace indéfini. Tout comme la traduction, le traducteur a eu pendant longtemps la condition *ancillaire* et, comme le décrit, non sans amertume, Antoine Berman, «Il se veut écrivain, mais n'est que ré-écrivain. Il est auteur – et jamais l'Auteur. Son œuvre de traducteur est une œuvre, mais n'est pas L'Œuvre.» (Berman 1984: 19):

Et aussi, [...] après tant de réussites, tant de chefs-d'œuvre, tant de prétendues impossibilités vaincues, comment l'adage italien *traduttore traditore* peut-il encore fonctionner comme un jugement dernier sur la traduction ? (Berman 1984: 15)

Réduit au simple «relais des normes du discours social et de l'institution que les instaure et les sanctionne» (Brisset 1990: 199), le traducteur n'apparaît que comme quelqu'un qui obéit aux normes et dont l'activité est déterminée «par l'état (relatif) d'ouverture ou de fermeture de la culture réceptrice» et non «par le désir de 'révéler' au sens plein du terme l'œuvre étrangère» (Berman 1994: 58). Il est évident que cette approche désignée comme *fonctionnaliste* nie toute autonomie de l'acte de traduire, en portant ses préférences sur les «normes» littéraires de la culture réceptrice, sur l'intégration de l'œuvre étrangère au «polysystème récepteur». Et le traducteur ? Comme si le processus de traduction, fortement individualisé, souvent intuitif, ne reposait pas sur ses propres choix, sur sa propre conception de la fidélité et de la liberté à l'égard du texte à traduire. Et c'est justement dans ses choix, dans cette marge de manoeuvre, que résident l'art et la responsabilité du traducteur et, par là même, le côté subjectif de la traduction.

D'autre part, la notion même de «fidélité», ambiguë et sujette à caution, comprise et respectée à chaque époque de façon différente, a pour conséquence différentes stratégies de l'acte traductif. De quelle espèce de fidélité s'agit-il ? Personne ne conteste l'injonction principale de rester aussi près que possible de l'original mais, en même temps, se tenir «[...] à égale distance des deux extrêmes que sont la paraphrase et la traduction littérale» (Dryden in Steiner 1978: 241). Or, fidélité à quel degré et à quels niveaux ? Fidélité à qui, à quoi ? Toutes ces questions, et encore

beaucoup d'autres, lancent un défi au traducteur qui doit mesurer tous les gains et les pertes possibles, en assumant la pleine responsabilité de ses décisions et de ses choix. Paradoxalement, la notion de fidélité entraîne celle de liberté en traduction, car il n'y a pas de véritable antinomie entre les deux. Cela dit que l'alternative «fidélité» ou «liberté» est en réalité forcée et peu logique.

L'alternative ainsi posée est fautive car chacun de ces termes, 'fidélité', 'liberté', ambitionne de s'appliquer à l'ensemble d'un texte, alors que toute traduction comporte une alternance entre des correspondances (fidélité à la lettre) et des équivalences (liberté à l'égard de la lettre). (Lederer 1994: 83)

Dans la perception générale, réduit au rôle d'un «relais» ou d'humble médiateur, le traducteur a longtemps figuré comme un double familier de l'auteur (son simulacre ?), comme un «médiateur évanouissant» ou une figure fantomatique. Mais on s'est rendu compte que développer une théorie de la traduction dans l'abstrait signifie oublier que le processus se déroule dans la tête du traducteur et que c'est lui et personne d'autre qui décide de la physionomie du texte traduit. Pour cette raison, l'image traditionnelle du traducteur servant de pont entre deux langues, cultures, civilisations, n'embrasse pas entièrement «le mystère du transfert de signification» (Steiner 1978: 237), du fait même que le processus de traduction s'opère *dans* deux langues que le traducteur habite, se trouvant «à l'intérieur» du texte original. Pour assurer la réussite de son entreprise, le traducteur «prend possession de l'objet après en avoir pris connaissance», il «s'installe dans son texte et s'y fait une place. Donc, il a pris connaissance, il a pris conscience, et ensuite il prend possession.» (Herbulot 1991: 101) De cette façon, en dépit de nombreuses contraintes, il crée une œuvre tout à fait individuelle, empreinte de sa personnalité, de ses préférences, de ses options.

La pratique de la traduction, étroitement liée à la pratique des langues, de la littérature, de la culture en général, assure toutes sortes d'échanges interculturels et intralinguistiques, ce qui la place parmi les activités les plus importants dans l'histoire des cultures. Mais chaque époque a sa propre idée de la traduction, vu que celle-ci est changeante, relative, façonnée selon différentes conceptions traductives, différents horizons d'attente. Or, elle est déterminée par l'ensemble des discours historique, social, littéraire, idéologique de l'époque en question. Toutefois, en tant que mode d'ouverture à l'étranger, d'«épreuve de l'altérité» (Berman 1984: 75), la traduction joue un rôle très important dans le développement des littératures et des cultures dans lesquelles on traduit. On connaît bien l'influence bienheureuse des traductions sur la culture et la littérature

allemandes de la fin du XVIII^e siècle (Antoine Berman en a longuement parlé).

Et pourtant, toutes les réflexions sur la traduction en tant que processus traductif d'un côté, et sur la traduction en tant que résultat de ce processus, de l'autre, néglige très souvent l'agent de ce processus - le traducteur. Celui-ci se trouve généralement refoulé, occulté, sous-jacent, et cela dans un processus dont le déroulement et son résultat ne dépendent que de lui. Il a fallu beaucoup de temps pour que la traduction elle-même atteigne ses lettres de noblesse, et encore plus pour que le traducteur soit reconnu comme ré-créateur, co-auteur à part entière. D'ailleurs, les auteurs eux-mêmes ont toujours été soupçonneux à l'égard des traducteurs, ne croyant pas à la possibilité que ceux-ci puissent préserver toutes les valeurs de leurs œuvres.

Il est évident que, examinée comme pratique et comme résultat, la traduction concerne d'un côté l'œuvre à traduire, et de l'autre le traducteur puisque sans lui il n'y a pas de processus traductif. Dans le même sens, Inès Oseki-Dépré affirme que la théorie de la traduction ne peut pas se contenter seulement du produit fini, c'est-à-dire du texte traduit. Car c'est au traducteur que revient la tâche difficile de restituer l'œuvre originale dans toute son épaisseur de signes et dans la pluralité infinie de significations, en se posant toujours une même question d'importance primordiale: comment saisir et recréer le sens *littéraire* à partir du sens matériel et littéral ? Tout en étant exposé à toutes sortes de contraintes et, en même temps, responsable des deux côtés – auprès de l'auteur, auprès de son public, voire même responsable de toutes les faiblesses de l'auteur. Car, si une traduction obtient un large succès auprès du public et de la critique, c'est à son auteur et à son éditeur que reviennent tous les honneurs; si le succès manque, c'est généralement le traducteur qui s'attire toutes les foudres et toutes les imprécations.

Peut-on imaginer la traduction automatique de textes littéraires ? Après de nombreuses tentatives de chercheurs pour trouver la réponse à cette question, on s'est vite rendu compte que la traduction-machines doit se passer de textes littéraires car le caractère imprévisible de la pensée humaine, le bagage cognitif et l'ensemble de l'imaginaire humain dépassent largement le domaine d'application des machines. Bref, le fonctionnement d'une machine n'est en aucune façon comparable au fonctionnement mental de l'homme et il n'y a que la traduction humaine qui puisse saisir la multiplicité de styles, de registres, de connotations, de polysémies, tout un langage figuré qu'un processus de décodage automatique, si perfectionné soit-il, ne pourra jamais restituer dans toute sa complexité. D'autant plus que le travail du traducteur s'appuie souvent

sur son intuition, sur quelque chose qui va au-delà des mots, au-delà des phrases et des structures syntaxiques. On se mettra facilement d'accord sur les avantages de l'ordinateur dans le processus de traduction, mais il s'agit toujours de la traduction humaine assistée par l'ordinateur. Que l'on veuille ou non, le facteur humain - le traducteur - restera la figure centrale de l'opération traduisante, toujours en quête de ses lettres de noblesse.

Bibliographie

- Berman 1995: A. Berman, *Pour une critique des traductions: John Donne*, Paris: Gallimard.
- Berman 1984: A. Berman, *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris: Gallimard.
- Larbaud 1997: V. Larbaud, *Sous l'invocation de saint Jérôme*, Paris: Gallimard.
- Lederer 1994: M. Lederer, *La traduction aujourd'hui*, Paris: Hachette.
- La liberté en traduction*. Actes du Colloque international tenu à l'E.S.I.T. les 7, 8 et 9 juin 1990, réunis par M. Lederer et F. Israel, Didier Érudition, Paris.
- Oseki-Dépré 1999: I. Oseki-Dépré, *Théories et pratiques de la traduction littéraire*, Paris: A. Colin.
- Steiner 1978: G. Steiner, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, Paris: A. Michel.

Весна Крехо

КО ЈЕ ПРЕВОДИЛАЦ?

Резиме

У овом се чланку желим позабавити централном фигуром преводачке дјелатности, преводиоцем. Будући да се добар дио теоријске мисли занима за чин превођења, с једне, и његов „финални производ“, с друге стране, стављајући акценат на преводачки процес, његово функционирање и циљеве, понекад се губи из вида да је превођење крајње субјективан интерпретативни чин, увјетован личним избором и укусом преводиоца. Ослањајући се како на теоријску мисао, тако и на извјесно искуство у превођењу, своје сам занимање усмјерила управо на тог „агенса“ превођења, тј. на дјелатника у процесу настајања пријевода. Како се процес превођења одвија у глави преводиоца, те како овоме припада тешки задатак поновног успостављања текста оригинала, не би га се смјело сводити на улогу обичног „релеја“ или пукога посредника.

Примљено: 01. 02. 2011.